

Michel Huglo, article extrait du

Dictionnaire de la Musique. Science de la Musique : technique, formes, instruments. Sous la direction de Marc Honegger. Paris : Éditions Bordas, 1976.

tome I (AK) ISBN 2-04-005140-6

tome II (LZ) ISBN 2-04-005585-6

Cette copie numérique a été mise en ligne avec l'accord des Éditions Bordas

<http://www.editions-bordas.fr>

Elle est hébergée par *Archivum de Musica Medii Aevi* (Musicologie Médiévale – Centre de médiévistique Jean Schneider, CNRS / Université de Lorraine).

L'édition de référence demeure protégée par la loi sur les droits d'auteur.

Ce fichier est destiné à un usage strictement personnel à l'exclusion de toute fin commerciale.

Archivum de Musica Medii Aevi

http://www.univ-nancy2.fr/MOYENAGE/UREEF/MUSICOLOGIE/AdMMAe/AdMMAe_index.htm

NEUME (du grec *pneuma*, = souffle, émission de voix). Depuis la restauration du chant grégorien au siècle dernier, on appelle n. les divers signes de notation musicale en forme de points ou d'accents, écrits sans portée « *in campo aperto* » dans les manuscrits des siècles antérieurs à l'adoption de la portée diastématique. En fait, on a pris comme nom du signe la chose signifiée. En effet, le terme n. s'applique spécifiquement au mélisme chanté, vocalisé sur *a* (dans l' → *alleluia*) ou sur n'importe quelle autre voyelle du texte (répons prolixes). Au Moyen Age, dans les traités et tableaux de signes neumatiques, on utilisait toujours le terme de « nota » pour désigner les signes et accents servant à noter la musique (A.M. Bautier-Régner). Le classement des n. va des signes simples ou élémentaires — « virga » et « punctum » — aux signes spéciaux ou n. d'ornement, en passant par les signes composés à partir d'éléments simples.

Neumes simples ou élémentaires. Ils se réduisent à deux : la « virga » (/), issue de l'accent aigu, et le « punctum » (.) ou point, qui serait le résidu de l'accent grave ; les auteurs modernes appellent parfois ce dernier signe « virga jacens » ou « tractulus » (-). De ces deux signes sont issues par combinaison les formes neumatiques composées de deux, trois ou plusieurs notes. Le principe de composition est identique partout mais la graphie du n. composé évolue suivant les époques ; elle varie surtout suivant les lieux.

Neumes de deux notes. Ce sont la « clivis » (accent aigu + accent grave / \) et son contraire le « pes » ou « podatus » (accent grave + accent aigu \ /).

Neumes de trois notes. Ce sont le « porrectus » ou « clivis resupina », c.-à-d. « clivis qui remonte (/ \ /), le → « torculus » ou « pes flexus », c.-à-d. « pes » qui s'infléchit (\ \ voir à l'art. TORCULUS les diverses modifications apportées au schéma de principe du signe), le « climacus » (du grec « klimax », = échelle), n. de 3 ou plusieurs notes descendantes (/ \ .), le « scandicus », n. de 3 ou 4 notes ascendantes (\ /).

Neumes de quatre notes ou davantage. Le notateur qui trace les signes neumatiques a le choix entre deux possibilités : ou bien le tracé continu, ainsi dans le « porrectus flexus » (ou deux « clivis » soudées), le « pes subpunctis » (« pes » suivi de deux ou plusieurs points), le « scandicus flexus » et le « torculus resupinus » ; ou bien la coupure neumatique : la discontinuité du trait — p. ex. le détachement de la première note espacée des suivantes — n'est pas le fait du hasard mais prend une signification rythmique de valeur équivalente à celle qui peut être encore indiquée autrement par un épisème ou par une lettre significative (voir plus loin).

Neumes d'ornement ou à effets spéciaux. Trois « punctum » disposés en triangle, le troisième un peu plus bas que les deux autres (. * .), forment un « trigon » (terme gréco-latin signifiant triangle), qui trouve une expression différente de celle du « torculus », également composé de 3 notes. — Deux « virga » parallèles avec un léger appui (épisème) sur leur sommet forment la « bivirga » ; trois, la « trivirga ». Ce sont là des n. expressifs, appuyés, affirmés. Au contraire les composants de l'« apostropha », la « distropha » ou « bistropha » (, ,) et la « tristropha » (, , ,), traduisent

une répercussion légère à l'unisson comme une vibration (« quasi aerem verberans »). Ces n., appelés « repercussae » (« neuma » est du genre neutre en grec mais du féminin en latin) par Guy d'Arezzo et ses commentateurs (p. ex. Jean d'Afflighem, *De musica*, chap. XXIII, n° 8), sont toujours placés sur le terme supérieur au demi-ton ainsi que Guy d'Arezzo l'avait d'ailleurs observé (*Micrologus*, chap. XVIII, n° 48). — L'« oriscus » (du grec « oros », = limite) est un n. qui ne s'emploie qu'en composition, généralement en « limite » finale à un neume : avec la « virga », il forme la « virga strata », c.-à-d. la « virga » ornée à sa partie supérieure par un « oriscus » (↗). Ce n. composé est parfois appelé « franculus ». — Le → « pressus » est graphiquement une « virga strata » surplombant un « punctum » : on distingue le « pressus major » et le « pressus minor », qui s'emploient généralement aux cadences et demi-cadences. — Le « pes quassus » est un « pes » dont la première note est un « oriscus » qui s'amalgame à la « virga » formant son deuxième élément. L'adjectif « quassus » (= secoué) implique une nuance expressive et pas seulement le doublement de la note comme on le pratique dans les restitutions actuelles. — Précédé d'un « tractulus », le « pes quassus » devient un « salicus » (du lat. « salire », = sauter, sautiller). Autre graphie possible : le « salicus » est écrit comme un « scandicus » dont la deuxième note (« punctum » ou « tractulus ») a été remplacée par un « oriscus », généralement incliné (voir l'étude anonyme citée à la bibliographie). — Enfin le « pes stratus » ou « pes » dont le deuxième élément, la « virga », s'achève par un « oriscus » (le contraire du « pes quassus »). Ce n. occupe une place à part dans les pièces du fonds primitif grégorien mais seulement dans les séquences d'alleluia, toujours sur ton plein (p. ex. *do-ré-ré* ; *fa-sol-sol*, etc.), dans certaines pièces d'origine gallicane ou encore dans les tropes de la messe. — Le dernier n. d'ornement est le « quilisma » (du grec « kulisma », = action de rouler), dont on trouve deux graphies différentes suivant les écoles, mais toutes deux issues des deux formes du point d'interrogation en usage à l'époque carolingienne : la forme de vrille ou de bouclette (en lat., « vinnola », terme parfois employé pour désigner notre « quilisma »), et la forme du 2 doublement renversé, tête en bas, précédé d'un « tractulus » (↘↗), forme qui s'emploie dans la notation lorraine ou messine. Le « quilisma » est une note de passage (vibrato, port de voix ?), généralement dans les parages du demi-ton : il est toujours enchâssé entre deux notes.

Signes additionnels. Certains n., dans certaines régions (p. ex. dans les « scriptorium » autour du lac de Constance), peuvent recevoir un petit trait additionnel appelé épisème (du grec « episema »), qui semble signifier une nuance agogique de ralentissement. Cette adjonction paraît équivalente à la déformation voulue de certains n. (p. ex. le → « torculus ») en vue de signifier la même nuance.

Neumes liquescents. La rencontre de certaines consonnes, notamment les liquides, qui produisent une « liquescence » dans la prononciation du texte, entraîne dans la notation neumatique une forme liquescente qui n'affecte d'ailleurs que la dernière note du groupe de certains n., là où se produit l'articulation des consonnes liquescentes : « epiphonus » (ou « pes » liquescent), « cephalicus » (ou « clivis » liquescente). — Voir l'art. LIQUESCENCE.

Lettres significatives. Dans certaines régions (notamment sur les bords du lac de Constance, et dans les écoles de Laon et de Metz), on ajoute autour des notes du n. une ou deux « lettres significatives », dont l'explicitation est fournie par une épître de Notker de Saint-Gall à Lambertus de Metz (J. Smits van Waesberghe). Il s'agit de lettres donnant des indications tonales approximatives (*s* pour « su[r]sum » ou « superius », = plus haut ; *i* pour « iusum » ou « inferius », = plus bas ; *e* pour « equaliter », = unisson) ; ou encore des nuances agogiques (*c* pour « celeriter », = rapidement, légèrement ; *t* pour « tenete », = retenez, terme équivalant en pratique à l'épïsème : l'origine de ce dernier est probablement la barre horizontale du *t*) ; ou enfin des nuances expressives (*f*, *k*, *r*, etc.). — Voir également l'art. PASSION.

Origine des neumes. Si l'origine des lettres significatives est connue, il est difficile de préciser à quel moment on a commencé d'apporter à la mémoire auditive le soutien visuel de l'écriture neumatique. Deux termes extrêmes sont certains : d'une part, la fin du VIII^e s., qui ignorait totalement la notation musicale (les arguments en sens contraire proposés par certains peuvent tous être réfutés) ; d'autre part, la fin du IX^e s., vers 990, époque où Hucbald de Saint-Amand signale dans son *De musica* une notation neumatique usuelle, diversifiée suivant les régions. Entre ces deux termes extrêmes, on voit apparaître une notation primitive, la notation paléo-franque, dont l'existence serait suggérée par Aurélien de Réomé vers 850. Il est possible que cette notation neumatique archaïque ait vu le jour vers 830 : elle a donné naissance à deux types de notation mixte (notation utilisant indistinctement accents et points séparés), la notation bretonne et la notation lorraine. Les notations par accents (prédominance dans l'usage des accents isolés ou liés) sont-elles le fruit d'une réflexion scolaire sur les traités *De accentibus* des grammairiens remis en honneur à l'époque carolingienne ? Quant à la notation à points superposés, en usage dans le sud de la France (région de langue d'oc), appelée aussi notation aquitaine, elle est probablement d'origine un peu plus récente que les premières. Mais son évolution vers la diastématique exacte (voir l'art. DIASTEMA), qui se décèle dès la 2^{de} moitié du X^e s., a été plus rapide que dans les notations-accent. A l'opposé de cette région, en Bavière et en Autriche, la notation neumatique était encore en usage au XIV^e s. Durant la période de transition, fort courte, entre l'écriture « in campo aperto » et la notation sur lignes, certains n. d'ornement, tels le « quilisma », la « distropha », etc., ont survécu, notamment dans la notation bénéventaine, dans celle de l'Italie centrale et même dans la notation rhéno-mosane. Avec l'apparition de la « nota quadrata », l'écriture de tous ces n. spéciaux fut ramenée au même dénominateur : ainsi un « scandicus », un « salicus », une montée quilismatique furent traduits par un même groupe, trois carrés en escalier. Semblable appauvrissement se constate dans l'écriture de tous les n. d'ornement.

Bibliographie — G. SUNYOL, Introd. à la paléographie musicale grégorienne, Tournai 1935 ; J. SMITS VAN WAESBERGHE, Muziek-geschiedenis der Middeleeuwen II, Tilburg 1939-47 ; M. HUGLO, Les noms des n. et leur origine, in *Études Grég.* I, 1954 ; du même et J. HOURLIER, La notation paléo-franque, *ibid.* II, 1957 ; A.M. BAUTIER-RÉGNIER, Notes de lexicographie musicale. A propos du sens

de « neuma » et « nota » en latin médiéval, *in* RBMie XVIII, 1964 ;
C. FLOROS, Universale Neumenkunde, 3 vol., Kassel, BV, 1970 ;
E. CARDINE, Sémiologie grégorienne, *in* Études Grég. XI, 1970 ;
[Anonyme] Le salicus en composition dans le Codex 359 de St-Gall,
ibid. XIV, 1973.

M. HUGLO